

LE RÉVEIL

JOURNAL PARIS-LYON

EN VENTE

A LYON. — Chez tous les libraires.

A PARIS. — Chez Lucien MARPON,
galerie de l'Odéon.



S'ADRESSER AU GÉRANT

Bureau de l'Administration, 11, rue de la Harpe, Paris.

BOITE DANS L'ALLÉE

11, rue de la Harpe, Paris.

SOMMAIRE.

Les Deux Satellites de l'Orthodoxie (suite)	Rodolphe d'Isis.
Les Cabotins de la littérature	Jehan.
Chronique parisienne	Spes.
Vie d'Armand Le Bailly	Aristide Frémine.
Chronique lyonnaise	H. Henrion.
Plaidoirie de Me Gargantua	Nemo.
Problème des origines	Rodolphe d'Isis.
Théâtres de Lyon	Alfred Debeauvy.
Les Petits Théâtres	Léon Saint-Urbain.
Cafés-Concerts	J. Cèles.
Angelo, roman (suite)	Stanislas Charnal.

LES DEUX SATELLITES DE L'ORTHODOXIE

(Suite).

L'ORIGINE DU MAL.

La théologie chrétienne a trouvé le moyen de faire découler du péché originel d'autres conséquences plus injustes encore.

La culpabilité d'Adam s'étend à toute sa postérité : soit, si l'on veut.

« Mais, dit M. Boutteville, tout le reste de la nature a-t-il péché dans Adam ? Pourquoi le mal s'y montre-t-il partout ? Pourquoi les animaux, par exemple, offrent-ils dans leur constitution morale, à des degrés divers, le même mélange de qualités bonnes ou mauvaises qui se remarque dans l'homme ? Pourquoi les uns sont-ils farouches, insouciables, rusés, ingrats, cruels et voraces jusqu'à détruire eux-mêmes leur progéniture, tandis que d'autres sont doux, bons, reconnaissants, tendrement attachés à leurs petits ? Pourquoi souffrent-ils mutuellement de leurs défauts, de leurs vices, de leurs passions ? Pourquoi, comme l'homme encore, sont-ils soumis aux maladies et à la mort ?

« In dolore paries, tu engendreras dans la douleur, » dit Dieu à la femme prévaricatrice. « Eh ! s'écrie Diderot, que lui ont fait les femmes des animaux, qui engendrent aussi dans la douleur ? »

Aussi le père Mallebranche, qui ne peut pas admettre qu'un être innocent soit malheureux sous un Dieu souverainement juste, ne sait se tirer de la difficulté qu'en niant la douleur chez les animaux, parce qu'ils n'ont ni âme ni sentiment.

Au lieu de nier l'évidence, il était bien plus simple de nier le péché originel.

« Pensez-vous, d'ailleurs, ajoute M. Boutteville, que le mal soit absent de cette foule de mondes qui pullulent dans les immensités de l'espace, et qu'on ne doive appliquer qu'à la terre cette parole de saint Paul : *Omnis creatura ingemiscit*, toute créature gémit ?

« Est-ce aussi le péché d'Adam que vous en accusez ?

« Mais la science, dont vous n'aviez pas prévu les merveilleuses découvertes, ne constate-t-elle pas aujourd'hui qu'avant le péché que vous appelez originel, avant même la création de l'homme, le mal a paru, a régné sur la terre ? »

Et l'auteur rappelle les cataclysmes dont ce globe a été le théâtre, les destructions qui en ont été la suite, l'existence de ces animaux carnassiers qui peuplaient la terre avant l'origine de l'homme, et qui, doués d'appétits féroces et pourvus d'armes meurtrières, devaient leurs proies, et ensuite subissaient la mort tout aussi bien qu'après le péché originel.

Il faut remarquer, en outre, que cette théorie inventée par l'Église chrétienne de l'expiation perpétuelle par le mal, les souffrances, les fléaux dont la nature humaine est frappée, donne des sentiments et des perfections du Dieu qu'elle enseigne une assez triste idée.

Il a créé l'homme pourvu de la liberté de faire le mal, et comme celui-ci a malheureusement usé de cette liberté funeste, la nature humaine créée bonne est devenue immédiatement mauvaise; l'homme n'a plus été que mensonge et pourriture, incapable de toute bonne action, exposé, dès lors, à l'invincible nécessité de faire le mal.

Et voilà que chacun des actes de cet homme ainsi transformé a le privilège d'exciter la colère de Dieu et de provoquer sa vengeance !

Cependant cette divinité courroucée, après avoir imposé à la terre quatre mille ans de souffrances, de fléaux et de misères, consentira à s'apaiser devant un immense sacrifice de lui-même, une partie du Dieu vengeur, son fils, qui ne fait qu'un avec lui, viendra subir les tortures de l'existence terrestre.

Et c'est en se faisant attacher au gibet, par conséquent en faisant souffrir la divinité dont il fait partie qu'il apaisera la colère de son père, c'est-à-dire la sienne.

Cette mort réparera l'offense du péché originel, mais cet assassinat d'un Dieu sera le plus grand des crimes; de telle sorte que pour racheter un premier crime contre lui, ce Dieu exigera qu'un autre crime, non moins grave, soit commis aussi contre lui.

Mais la vengeance ou la justice divine ne sera point entièrement satisfaite: Dieu ne suffit pas à apaiser Dieu; l'expiation devra être permanente et durer jusqu'à la consommation des siècles !

Il faut à chaque instant que l'homme s'efforce à adoucir ce maître redoutable et furieux, et

c'est en s'imposant des sacrifices, des souffrances, qu'il pourra y parvenir. Dieu se complait dans les douleurs !

« On conçoit aisément, dit Lamennais, jusqu'ou les hommes ont pu être conduits par une pareille idée, les sacrifices humains en sont une dérivation. »

C'est cet amour supposé de Dieu pour la souffrance qui a fait représenter le travail comme un châtement, comme une expiation du péché originel.

Or, n'est-ce pas au point de vue moral, au point de vue social, la plus dangereuse, la plus perverse de toutes les affirmations ?

Avec le système théologique, l'amour du travail, c'est-à-dire l'amour du châtement ne sera jamais qu'une exception. L'homme n'aspirera qu'à s'y soustraire. Mais qu'on proclame, avec le monde moderne, que le travail est le plus grand des biens, la source de toutes les richesses et de toutes les jouissances, quand il n'excède pas nos forces, et on donnera à toutes les sociétés le véritable élément de moralisation et de progrès.

Mais il ne suffit pas à M. Dupanloup qu'on combatte et qu'on renverse sa théorie de l'expiation, il demande qu'on substitue un système à celui de l'Église, sur l'origine du mal.

Singulière mise en demeure, il faut en convenir ! Il n'est pas un philosophe qui n'ait fourni les explications réclamées.

Et à supposer qu'aucune d'elles ne fût satisfaisante, en faudrait-il conclure que le système de l'Église chrétienne devrait nécessairement être choisi et adopté ? Il faudrait au moins que l'hypothèse admise par les docteurs du christianisme fut la plus rationnelle et c'est la plus extravagante.

La seule conclusion qu'il y aurait logiquement à en tirer, serait l'impossibilité pour la raison humaine d'expliquer la présence du mal ici-bas.

« Ce seul terme : *l'origine du mal*, dit Victor Considérant (voir Boutteville, p. 52), est une pétition de principe; car il suppose un état antérieur à l'origine du mal, dans lequel le mal n'existait pas; et alors, comment le bien seul et absolu aurait-il pu générer le mal ? La cause potentielle, quelle qu'elle soit, qui, préexistait au mal, aurait généré le mal, aurait été déjà elle-même et nécessairement le mal. — Le mal est donc, il a toujours été; il entre comme élément nécessaire dans la constitution de l'ordre universel. Il n'a point d'origine... »

« Un Dieu vivant, cause ou substance du monde, dit d'un autre côté M. Vacherot, ne peut, si haut qu'il le place, rester pur de tout mal. Puisqu'il a créé ou produit le monde, il a créé ou produit le mal. Il faut qu'il encoure la respon-

sabilité de son œuvre ou de son fruit. Toute créature souffrante ou sacrifiée a le droit d'élever sa plainte jusqu'au trône de cette impassible majesté. Le juste qu'on torture, la victime qu'on immole, l'insecte qu'on écrase, la fleur qu'on foule aux pieds, toute vie qu'on éteint, toute forme qu'on détruit peuvent dire au Dieu tout-puissant et tout bon qui les a créés: Pourquoi m'as-tu donné l'être ? »

Que M. Dupanloup ne soit point satisfait de ces conclusions, je le conçois facilement, elles sont en effet inconciliables avec la bonté et les perfections qu'il donne à son Dieu cause créatrice du monde. Mais la raison ne peut pas y échapper. — S'il est un Dieu créateur, il est le principe, la substance du mal comme du bien.

Et n'est-ce pas le reconnaître que d'affirmer qu'il a sorti du néant des êtres auxquels il a donné la liberté de devenir rebelles, de se révolter contre leur auteur ou de désobéir à ses lois ?

N'est-ce pas au moins avouer la création indirecte du mal, puisque c'est par les facultés transmises qu'il s'est produit ?

Les philosophes anciens de la Grèce et de Rome s'étaient bien gardés de tomber dans l'étrange contradiction des docteurs chrétiens. Ils admettaient l'éternité de la matière. Rien, suivant eux, n'avait pu être engendré de rien, et Dieu n'avait eu qu'à mettre en œuvre à harmoniser la nature physique et intellectuelle. Le mal était un état naturel de la matière, une manière d'être de sa substance.

Nous croyons, quant à nous, que cette dernière partie de la théorie antique est la seule vraie.

Le mal est inhérent à l'organisation de la matière telle qu'elle existe, c'est une des conditions nécessaires de ses transformations successives et permanentes, qui s'accomplissent d'ailleurs d'après des lois éternelles, immuables et absolues.

Or, il n'y a pas de transformation, de renouvellement sans une disparition, une destruction quelconque. C'est cette destruction nécessaire qui produit le mal, la douleur, la mort. C'est, en effet, par le mal que la destruction s'opère, et comme cette destruction est continue, la nécessité du mal est permanente.

En outre, les renouvellements de la matière ne se produisent pas en bloc, mais sur chacune de ses fractions, et chaque être de l'univers qui a une existence particulière et passagère, se trouve soumis à une modification permanente; le mal devient dès lors une condition de son existence et s'y trouve lié depuis le commencement

Feuilleton de RÉVEIL.

ANGELO

(Suite)

VII

CŒUR D'OR ET CŒUR DE MARBRE.

Angelo venait d'apparaître brusquement à Sydonie au moment où elle allait rentrer au bal.

— Je rends grâce au hasard, lui dit-il; à la veille de quitter Florence, j'ose solliciter la faveur d'un entretien... qui doit être le dernier.

La principessina resta seule avec Angelo dans les jardins.

— Vous quittez Florence ? dit-elle au peintre, d'une voix qui trahissait l'émotion qu'elle éprouvait; vous quittez Florence, monsieur; mais ne deviez-vous pas vous y fixer pour toujours ?

— L'artiste ne doit jurer de rien... et l'art... — Ainsi vous ne voyez que l'art ?

— C'est la seule passion qu'il soit permis à l'artiste d'avoir... c'est un sein où l'on épanche toutes ses douleurs !... — Des douleurs ?

— Aussi mes tableaux seront mes mémoires secrets... Je serai là tout entier; tout ce que j'aurai rêvé, pleuré, se trouvera reproduit là, jour par jour. Ah ! je puis vous le dire, mes compositions ne sont pas seulement des fantaisies, elles sont de poignantes réalités, faites de mon sang et de ma chair !... C'est que ma vie n'a que l'apparence du calme; bien des illusions sont mortes en moi; j'ai vu le squelette au fond de toutes choses, et l'espoir s'est évanoui.

— Évanoui !... fit la principessina, qui écoutait Angelo avec une anxiété de plus en plus douloureuse, oh ! non... et peut-être tout n'est-il pas désespéré... — Que voulez-vous dire ?

Sydonie garda le silence.

Angelo, après un moment d'attente, continua : — Oui, j'ai eu mes illusions; mais elles souffraient trop à mes sens étonnés pour trouver grâce devant la fatalité... le nuage a dévoré l'étoile... c'en est fait !

— Angelo ! fit Sydonie malgré elle.

— Heureux celui qu'une philosophie sage dirige, poursuivit le peintre, et qui peut placer les espérances du vrai bonheur hors de ce monde !... La vie... c'est une étroite contrée où foute est va-

gue et sombre, où les objets qu'on distingue et qu'on veut saisir se reculent toujours, où nul ne peut choisir son sentier... il faut aller où le veut la fatalité... elle est plus forte que nous ! Le plus souvent, comme des vents d'orage, elle nous roule brisés sur cette rive devant laquelle s'étend la vallée des pleurs.

— Quels sont donc les heureux ?

— Les heureux ? s'écria Angelo avec exaltation, ce sont ceux qui s'aiment !... Mais cet amour ne peut exister qu'entre deux créatures également énergiques, et qui, libres, se forment un monde à elles, qui ne redoutent rien, ni leur solitude qu'elles emplissent de leur félicité, ni le blâme qu'elles méprisent, ni le monde qu'elles bravent.

— Le monde ! dit Sydonie, qui frissonna à ces paroles. Oui, le monde, avec ses préjugés, son despotisme !... Moi aussi, j'ai bien souffert !... Le monde, il m'a pris à mon désespoir, puis à mes affections, à mon bonheur, pour me jeter au milieu de ses joies, de ses plaisirs, de ses fêtes... où il me laisse seule, plus seule que jamais !... Le monde ! tyran impitoyable !

— Un cœur aimant se livre et ne raisonne pas, se dit Angelo.

— Il faut subir sa destinée, reprit Sydonie.

— J'oubliais que je suis ici pour vous faire mes adieux... Adieu donc, principessina... et par les temps d'orage, quand vous verrez les grands nuages d'argent passer dans le ciel, pensez un

peu au pauvre artiste errant comme eux, et comme eux battu des vents... Adieu !

— Ah ! croyez à l'estime, à l'admiration que vous laissez à Florence.

— De l'admiration ! de l'estime !... Qu'est-ce que cela ? pensa Angelo.

Il s'inclina, porta la main à son cœur pour comprimer son émotion prête à éclater et disparut.

— Angelo ! murmura la principessina, qui retomba brisée sur un banc. Oh ! c'est affreux ! mon Dieu ! mon Dieu !

Une femme était devant elle.

— Que me voulez-vous ? qui êtes-vous, demanda Sydonie.

— Qui je suis ? Speranza la Sonninèse ? Speranza, de l'atelier de M. Angelo, à Rome !

— Eh bien ?

— Eh bien ! Speranza aimait le peintre, et le peintre l'aurait aimée sans une fille de prince qui s'est jouée de la passion qu'elle a inspirée au pauvre artiste, car elle ne l'aime pas, elle !

STANISLAS CHARNAL.

(La suite au prochain numéro.)

usqu'à la fin, et l'effet du mal est plus ou moins intense selon que la transformation est plus ou moins active.

Maintenant, est-ce un Dieu indépendant de la matière qui l'a ainsi créée et soumise à ces transformations continues? Ou s'est-il simplement borné à l'organiser, à lui donner des lois? Ou bien, enfin, Dieu et la matière ne font-ils qu'un seul tout? C'est là le problème des origines.

Mais à quelque point de vue qu'on se place, il est désormais démontré que l'existence du mal, sa permanence sur la terre, ne sont point le résultat de l'expiation imposée par Dieu.

Nous n'en avons cependant pas fini avec M. Dupanloup et les orthodoxes chrétiens. Ils sont bien obligés de reconnaître l'existence de lois naturelles fixes, mais ils ne veulent pas admettre que ces lois soient absolument invariables. Dieu parce qu'il a créé l'univers et ses lois n'a point abdiqué, il en modifie l'application particulière quand il le veut, ou les fait servir à l'exécution de ses secrets desseins, sa justice châtie par des maux privés et des calamités publiques les péchés des hommes et des peuples.

Ainsi, l'expiation se poursuit pour les fautes de tous les jours, et s'il n'y a plus solidarité universelle dans la culpabilité, comme pour le péché originel, il y a, pour une culpabilité particulière, une solidarité plus ou moins étendue dans la répression.

Et, ce qui étonne le religieux prêtre, c'est qu'on ait essayé d'argumenter contre cette grande et élémentaire vérité.

Si l'existence de tous les fléaux qui sont signalés par les défenseurs zélés de la Providence qui châtie ne pouvait s'expliquer que par l'effet d'une dérogation aux lois naturelles, il faudrait bien admettre cette fantaisie vengeresse de la divinité; mais le choléra, les calamités, les fléaux ne sont que l'application nécessaire des lois naturelles qui régissent l'univers. Je ne puis pas y voir une modification, un changement à ces lois. D'ailleurs, pourquoi ces modifications seraient-elles toujours partielles?

Maintenant, ces inondations, ces fléaux qui sont les effets nécessaires des lois naturelles servent-ils à l'exécution des secrets desseins de Dieu? M. Dupanloup l'affirme; mais comment connaître les secrets desseins de Dieu? En quoi l'effet nécessaire des lois naturelles lui révèle-t-il l'existence de secrets desseins?

Dirait-il que toute calamité publique ou privée est nécessairement un châtement?

Alors comment se fait-il que le mal atteigne les innocents?

Est-ce que les hommes vertueux et honnêtes sont exempts des souffrances, des fléaux, des accidents?

Est-ce que dans les grandes calamités publiques le mal fait un triage entre les bons et les mauvais?

Est-ce que souvent ce n'est pas l'honnête homme qui est frappé et le méchant qui échappe?

Or, si c'est un châtement, que signifie cette répartition de la justice? Ne révolte-t-elle pas la conscience?

Mais, dit l'évêque, ce qui est châtement pour les uns, est épreuve, exercice de vertu, avertissement et occasion de mérite pour les autres.

Éprouvé!... occasion de mérite!... Quoi, votre Dieu manifeste ses faveurs par des souffrances, par des épreuves! Etre victime d'une calamité publique sera alors une preuve de protection divine si on est honnête homme!

Et qui vous a dit que cette souffrance involontaire, effet d'une calamité publique donne du mérite?

Quand Dieu se réjouit des douleurs, des misères de l'humanité, la souffrance serait-elle donc le but que devrait poursuivre l'homme sur la terre?

Il faut d'ailleurs, d'après vos enseignements, qu'elle soit acceptée avec résignation pour devenir une occasion de mérite. Or, la condition n'est-elle pas souvent au-dessus des forces de celui qui la subit? Et que deviendra l'occasion de mérite? Une cause de péché.

Comme il est rationnel, alors, comme il est équitable, digne de Dieu, d'accorder à l'homme vertueux une faveur qu'il ne pourra pas supporter et qui deviendra sa perte!

Faut-il donc s'étonner de ne point voir acceptée par la raison philosophique cette théorie de l'expiation, des châtements de Dieu, de la Provi-

dence vengeresse, soutenue avec tant d'énergie... Il faut m'arrêter. Je ne puis prolonger plus longtemps sans la rendre fatigante cette critique de la brochure de l'évêque d'Orléans. Et cependant j'aurais besoin de vous parler encore du péril religieux et du péril social entrevus par les deux académiciens que j'ai combattus.

L'occasion se présentera sans doute d'y revenir.

RODOLPHE D'ISIS.

NOUVELLES

LES CABOTINS DE LA LITTÉRATURE

Jamais ils n'ont été si nombreux, c'est une avalanche, une inondation. Depuis quinze ans ils ont déshabitué le public de tout travail intellectuel, et comme il ne demande plus qu'à être amusé par eux, nous avons l'inappréciable avantage de voir se produire cette littérature facile, où la bouffonnerie remplace le talent. C'est avec un sans-gêne risible que ces écrivains, vrais concurrents des écrivains publics, s'intitulent littérateurs, hommes de lettres. Ils se font imprimer tous les jours et on les paie à tant la ligne. Aussi, comme ils en abattent de la copie, et plus ils écrivent, moins ils y mettent de vergogne et d'intelligence.

Condamnés au supplice que les Danaïdes enduraient dans le Tartare, ces faiseurs rapaces sont obligés de jeter tous les jours un article et tous les mois un volume dans le tonneau de la renommée, sans cela la déesse au cent bouches les aurait d'abord royés dans l'oubli.

Pour pouvoir satisfaire aux nécessités de leur commerce, ils sont là, pantelants, haletants, à l'affût du moindre petit scandale, qui pourra leur permettre d'échafauder un roman, et pour se tenir au courant des faits de cette nature, ils ont des relations essentiellement choisies et distinguées.

Néanmoins, il faut reconnaître qu'on ne peut pas leur reprocher de prostituer leur génie ou leur talent, et par la meilleure de toutes les raisons....

Qu'importe, d'ailleurs, si, mendians de la veille, ils peuvent gagner de l'argent avec lequel ils peuvent être les Crésus du lendemain!...

Barnums du style, ils font parader leurs noms sur les places publiques et ils attirent par leurs tam-tam, leurs grosses caisses et leurs annonces, tous les niais et les désœuvrés, en même temps qu'ils affriandent par leurs récits fortement épicés, les trentenaires bourgeonnés: « Achez, messieurs et mesdames, les œuvres littéraires de X...., l'écrivain populaire par excellence, le plus grand homme de son siècle, celui qui dépasse Victor Hugo, Eugène Sue et toutes les célébrités contemporaines! » Et aussitôt cocodès et cocottes se disputent l'honneur d'acheter tous les volumes. Les uns, parce qu'ils sont sûrs d'y rencontrer quelques dames de leur connaissance; les autres, parce qu'elles doivent y trouver longuement développé le moyen de s'approprier l'argent des mineurs sans encourir la correctionnelle. — Las bête... comme vous voyez? Tout le monde y trouve son profit, tout le monde est alléché et tout le monde achète. Il faut bien, d'ailleurs, être au courant des nouveautés et protéger la littérature. Et si d'arrive qu'un esprit chagrin, un philosophe pessimiste se permette de plaindre les grands écrivains dont on délaisse les œuvres, aussitôt les faiseurs de s'écrier: Les temps sont changés; nous avons fait depuis quinze ans de grands progrès, nous avons dit adieu aux rêveries des poètes, aux songes creux des philosophes! Le réalisme a remplacé l'idéal. Il n'est plus donné à Lamartine et à Victor Hugo de faire vibrer nos coeurs. Il nous faut sourire de pitié quand ils ne nous font pas dormir.

Heureux de leurs succès, ces écrivains dont la modestie est en raison inverse du talent affectent des allures princières; dans les salons, ils distribuent des saluts orgueilleux, de ci, de là; dans la rue, ils daignent gratifier de sourires protecteurs ceux à qui ils devraient lécher les pieds!

Ils ne dédaignent pas, à l'occasion, de s'appeler, entre eux, « hommes de talent ». Ils comprennent les importants services de la camaraderie et ils usent tant qu'ils peuvent de la courte

échelle. Oui, Pigaull-Lebruns au grand pied, vous avez un talent, mais c'est celui de dire ce que les écrivains consciencieux osent à peine laisser entrevoir; oui, vous avez quelquefois de l'esprit, mais cet esprit ne vous sert qu'à mener votre lecteur dans des lieux où Balthazar hésiterait avant d'entrer. Vous appelez jongleries les manifestations du sentiment; les convictions religieuses ou politiques excitent vos dédains, vous dites qu'elles exaltent le cerveau, troublent la raison, font naître des orages. Il faut donner au peuple des idées positives, lui faire connaître la littérature des affaires; tout le reste est un nuisible superflu, et lorsqu'un homme de cœur, un écrivain honnête a le courage de faire paraître une œuvre sérieuse, sagement pensée, mûrement réfléchie, votre jalousie commerciale sait trouver mille moyens diplomatiques pour amortir l'admiration et dominer la vérité. Ce n'est pas le fiel qui vous manque et vous savez bayer sur les réputations qui vous gênent. C'est vous, Rodis de la plume qui poussez les jeunes écrivains, comme Rodin pousse Hardy, c'est-à-dire au tombeau! C'est vous Zoïles à la face fêlée, qui vous réunissez pour arrêter dans son essor le débutant qui ose avoir, à notre époque, le courage de dire ce qu'il pense; vous l'accablez de vos sarcasmes, quand vous ne pouvez pas l'assommer d'un coup de massue!

Et vous avez assez de pudeur et de modestie pour donner fièrement à entendre qu'il n'y a que vous d'hommes de génie.

Voltaire vous a dépeints il y a déjà un siècle:

L'envie à l'œil timide et lâche,
Versant sur les lauriers, les poisons de sa hache;
Le jour blessé ses yeux, dans l'ombre étincelant,
Triste amante des morts, elle hait les vivants.

Ce qui ne vous prive pas de l'ambition des honneurs; et souvent vous nous donnez l'édifiant spectacle de repier votre passé, vos serments, votre Dieu, vos amis, vos protecteurs, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus sacré au monde, pour pouvoir attacher un ruban quelconque à votre bouffonnerie.

CHRONIQUE PARISIENNE

Qui donc a dit que le peuple français était le plus vantard de la création? Comme il est distancé à cette heure par le Prussien! Depuis la surprenante bataille de Sadowa, le glorieux vainqueur ne craint pas d'affirmer qu'il n'y a plus qu'une nation en Europe, la sienne... La France elle-même n'est plus pour lui qu'un fantôme, un osuaire... Et le Russe est là, par derrière, qui donne son approbation... et en langue française, encore.

A notre tour de rire un peu de la vantardise allemande. Allons! les morts ne vont pas si vite que cela! Ce n'est pas en France, comme dans la légende, et tous les Prussiens et les Russes qui ont passé cette dernière quinzaine à Paris ont dû s'apercevoir que l'esprit français est toujours vivant, enthousiaste, ardent, que les idées grandes, nobles, généreuses, libérales, font toujours vibrer les coeurs dans notre beau pays.

Voyez cette foule qui attend à la porte du Corps législatif; elle a passé toute la nuit, une nuit de mois de mars, une nuit froide, pour pouvoir assister à une séance de cette assemblée! La queue a commencé le mercredi, à cinq heures du soir, la séance ne devant s'ouvrir qu'à jeudi, à deux heures.

Est-ce que jamais, aux beaux jours du régime parlementaire, la foule y mettait plus de courage? Est-ce qu'elle se précipitait avec plus de frénésie aux tribunes publiques pour entendre les orateurs?

Nous éprouvons donc toujours les nobles jouissances de l'esprit!

C'est une satisfaction du même genre que nous allons chercher au Théâtre-Français lorsque nous assistons à une représentation de *Galilée*.

Ce n'est pas un drame bien agencé, irréprochable que le spectateur vient applaudir. Mais le nom de Galilée est un manifeste, il rappelle tout un siècle de despotisme et d'erreurs, de persécutions et de crimes. Il rappelle cet éternel ennemi de tout progrès, ce monde des préjugés et de l'ignorance, et le public vient faire une manifestation utile en faveur de la libre pensée et contre les violences du pouvoir sacerdotal.

Il était difficile de trouver dans la vie méditative et scientifique de Galilée un sujet émouvant de drame; il était, en outre, impossible de réhabiliter sa défaillance de la dernière heure. Aussi M. Ponsard n'y est-il pas parvenu, mais son œuvre contient d'éloquentes protestations contre les progrès du cléricalisme.

En étouffant ma voix on n'étouffera pas mon vif enseignement grandi par mon trépas;
Il vole, il est dans l'air, conquérant invisible;
Il est dans les esprits, ce temple inaccessible,
La lumière a pour tous jallit de mon cerveau;
Vous n'arrêterez plus, tyrans, ce jour no-veau;
Je lègue à l'avenir mon âme tout entière,
Et fais l'humanité de mon œuvre héritière.

La souffrance vraie, l'horreur du faux, l'amour du juste;

Dieu mit dans tous les coeurs ces instincts généreux, Et les fit si puissants que l'on mourrait pour eux; C'est là que'st la grandeur, et la force et la vie... Qui les sert est pieux, qui les étouffe est impie. D'ailleurs, est-ce qu'on peut jamais les étouffer, Et pour m'avoir vaincu, croyez-vous triompher? Peut-on barrer le cours d'une vérité neuve? Arrêter une goutte est-ce arrêter un fleuve? Croyez-moi, respectez ces aspirations, Elles ont trop d'élan et trop d'expansions Pour souffrir qu'un geolier les tienne prisonnières; Laissez-leur le champ libre, ou malheur aux barrières!

Du Théâtre-Français on se rend volontiers au Gymnase, c'est ce que le Parisien fait en ce moment avec plaisir. Les *Idées de Mme Aubray*, par Alexandre Dumas fils, obtiennent tous les soirs, à ce dernier théâtre, un très-brillant succès. Ce qui n'empêche pas que j'aurais assez graves critiques à adresser à l'auteur. Et quand il apprécie son dévouement en disant: *C'est raide*, il est trop modeste; c'est plus que raide.

On ne peut pas reprocher à notre époque de manquer d'indulgence pour les fautes amoureuses de la jeunesse. Les préjugés se sont affaiblis en même temps que la morale, et le besoin de combattre ces préjugés, ne se faisait pas, ce me semble, bien vivement sentir.

N'y a-t-il donc pas d'autres sujets plus dignes d'inspirer le talent de l'auteur?

Le grand enchanteur Verdi a fait fiasco.

Les lauriers de Meyerbeer l'empêchaient de dormir. Il a voulu prouver qu'il était lui aussi un savant compositeur. Or, il est bien parvenu à *hérisser* sa musique de difficultés; sur ce point il a dépassé l'illustre maître allemand, mais à coup sûr, il n'a pas donné de la musique de Meyerbeer. Jamais, à part quelques morceaux, partition plus ennuyeuse.

Si le *Tannhauser* pouvait être réhabilité, ce serait évidemment par *Don Carlos*.

Pourquoi, illustre maestro en qui vibrait l'âme de la patrie libre, n'avez-vous point continué à vous inspirer aux mêmes sources?

Le carnaval de cette année peut se comparer à une orgie de spectacles.

Carnaval, mon ami, pauvre revenant, tu es mort. De profundis!

Cependant je l'avoue que je ne me sens pas disposé à jeter de bien grosses larmes sur ta tombe.

D'ARMAND LE BAILLY. Auteur d'*Italia mia*, des *Chants du Capitole*, d'*Alphonse*, d'*Hégésippe Moreau*, etc., etc. Membre de l'hôpital Necker, le 4 septembre 1864.

Faisons ici, en quelques lignes, une sorte de profession de foi; précaution que notre raison et notre conscience nous prescrivent. Nous croyons du fond du cœur que les religions se meurent et que rien ne les ravivera; que les bases des sociétés anciennes sont des poutres à jamais livrées au ver; que les religions, vieilles formes des sociétés périssantes, doivent être tout au plus considérées en ce qu'elles ont de meilleur, comme des écluses nécessaires encore quelques jours, parce qu'elles aident peut-être le navire humain à descendre plus doucement vers les mers brumeuses de l'avenir. Nous croyons, par conséquent, qu'il faut arriver sans déchirements, sans injustices, car la vérité est calme, à rendre impossible tout enseignement contraire à l'esprit que l'affirmation précédente comporte. Cela dit, nous sommes plus à l'aise pour écrire les pages qui vont suivre.

Entre Granville et Coutance le pays forme, dans son aspect général, un vaste plateau peu élevé au-dessus de la Manche qui le borde, à l'ouest, dans toute sa longueur. A peu près au centre de ce plateau, à une lieue et demie de la côte, on trouve le village de Muneville-sur-Mer. L'église est au bord de la grande route, au cœur de la paroisse. A deux kilomètres de là, vers l'est, on rencontre, perdue dans les champs, une grande habitation qui, avant l'année 1852, était un petit-séminaire.

C'est dans cette maison d'éducation qu'Armand Le Bailly fut envoyé; c'est là aussi que nous le connaissons. Les élèves étaient partagés en trois divisions; Le Bailly faisait partie de la seconde, nous de la troisième, mais nous nous rencontrions tous les deux dans la même classe, celle de cinquième. Toutefois, en dehors de ces heures surveillées par le professeur et de quelques rares promenades où tout le petit-séminaire se réunissait, nous nous vîmes peu, Le Bailly et moi, et nous l'avions à peu près oublié, avec tant d'autres camarades, lorsque l'apparition d'*Italia mia*, son premier recueil de poésies, nous le rappela. Nous nous souvîmes alors d'un de nos condisciples, petit, simplement et proprement vêtu, pâle, aux yeux bleus intelligents, aux cheveux blonds et droits, pâres-

seux et occupé, tranquille et volontaire, qui affectionnait un coin de la classe et faisait, quand le devoir du jour prescrivait la matière, des vers latins où il y avait des idées que le professeur remarquait au milieu de beaucoup de solécismes. Nous nous souvenons encore que nous nous étions trouvé du même avis dans quelques conventicules d'écoliers, que nous nous étions soutenus en quelques circonstances, que, placés côte à côte, nous avions causé et échangé les témoignages d'une sympathie qui plus tard devait aboutir à l'amitié. Nous finies venir le volume nouveau de, car nous n'habitions point Paris alors; et ce fut lui qui reouvra des relations à peine commencées et rompues.

Armand Le Bailly recueillit à Mureville des impressions qu'il n'oublia pas; elles déposèrent en lui des aspirations, mille souvenirs qui le suivirent partout. Nous parlions souvent de ces temps-là et il revenait à ces conversations avec de visibles complaisances. Cette existence au milieu des campagnes, cette éducation monacale qui appelait à la chapelle presque aussi souvent qu'à l'étude, la manière d'être des professeurs avec les élèves, l'isolement de la maison, la vie de tous sous le même toit, le bon air, les odeurs champêtres, tout contribuait à attacher le cœur, à le tourner vers la religion qui présidait à cette douce cohabitation d'enfants, de jeunes gens et de prêtres, et à faire oublier pour la grande famille sacrée totale la famille telle qu'on l'avait vue sous le toit paternel. Car il y a d'intimes rapports entre le catholicisme et les champs, et l'éducation des séminaires influe d'une manière profonde sur les natures élevées, puisque le simple voisinage de lieux consacrés à ce culte les frappe quelquefois à jamais.

Remémorons de ces sensations; Lamartine au petit séminaire de Belley, Byron dans l'abbaye normande de Newstead, Hugo aux Feuillantines, les ont eues et les ont gardées. Elles dominent évidemment une œuvre éminente, consciencieuse, d'une curiosité choisie et d'une merveilleuse sobriété en pareilles matières, Port-Royal de M. Sainte-Beuve. Nous oserions presque affirmer que si le Jansénisme n'avait eu pour place d'armes que Port-Royal de Paris, le travail de M. Sainte-Beuve n'existerait pas. Ce qui le séduit d'abord, c'est Saint-Cyran, M. de Sacy, M. le Maître, Arnauld, Pascal, Racine, les Belles Repenties, autour des religieuses du sauvage vallon de Port-Royal; c'est le catholicisme aux champs. Et n'est-ce pas cette harmonie des campagnes et d'une religion rendue par ses prêtres, tremblante et bornée, dans quelques-uns de ses enseignements, mais, en principe, éminemment contemplative, et, comme telle, amie de la solitude et du silence, qui, à diverses époques de ferveur, décima la population des villes, couvrit de monastères les déserts, les bois, les vallées, les monts, et peupla de moines les îles et les îlots de la mer.

Arrêtons-nous donc un instant à ces souvenirs d'hier et déjà vieux. Il y a, ce nous semble, quel que douceur à se représenter le pauvre poète Le Bailly dans cette existence pieuse et saine; il nous faudra assez tôt le suivre à travers les quartiers mal hantés, les douleurs et les misères de Paris.

Aristide Fagniez

(La suite au prochain numéro.)

CHRONIQUE LYONNAISE

Du jour où, cédant à la vanité d'être imprimé, j'ai écrit au Réveil ce que je savais de l'accident de Saint-Just, j'ai perdu la tranquillité et l'indépendance; juste punition, sans doute, de la légèreté avec laquelle j'ai parlé d'un événement miraculeux devant lequel j'aurais dû évidemment me prosterner. Le lendemain je recevais une lettre du directeur m'annonçant qu'ayant fait à mon article l'honneur de la place réservée à la Chronique lyonnaise, le rédacteur titulaire de cette colonne, furieux, avait envoyé sa démission, que jusqu'à nouvel ordre j'étais en conscience obligé de remplir ce vide du journal, et il m'invitait à me mettre immédiatement à la recherche des faits et gestes pouvant intéresser ses lecteurs.

O satanés journalistes! Vous, gens honnêtes, qui ne vous êtes pas encore souillés à leur contact, gardez-vous d'une familiarité avec eux; il y va du bonheur de votre vie entière. Ils vous parleront toujours de liberté et, s'ils ne vous rivent pas les fers aux pieds, c'est qu'il vous faudra faire des courses pour leur feuille; s'il ne vous méritent pas les menottes, c'est uniquement pour que vous puissiez, rentrant, leur écrire ce que vous avez vu, et, si vous n'avez rien vu, écrire quand même.

Oh! les infâmes! ils me rappellent bien ces bohémiens parcourant les campagnes, en tête de troupeaux d'enfants qu'ils envoient mendier dans les maisons, avec injonction de ne revenir que porteurs de quelque chose donnée ou volée. Cependant, j'étais l'honneur du Réveil, notre croquant de directeur s'est empressé de me faire savoir qu'un journal qui se respecte n'envoie pas ses chroniqueurs aux exécutions d'assassins... Il a bien fait. Car, je le déclare avec tout ce qui me reste d'énergie dans mon esclavage, malgré la fureur du maître, je me serais obstinément refusé à aller voir exécuter Barrel.

D'abord, il aurait fallu me lever trop matin, et il

pleuvait; puis, je ne suis pas assez vieux dans le métier de barbouilleur de feuilles publiques pour avoir déjà perdu toute la sensibilité qui m'a fait jusqu'à ce jour éviter ce genre de spectacle. Je ne pourrais donc rien vous narrer sur ce sujet. Que vous dirais-je d'ailleurs, chers lecteurs, que vous n'auriez déjà lu dans les grands formats de notre ville. Ne vous ont-ils pas donné tous les détails, ces excellents chroniqueurs du Salut public, du Progrès et du Courrier. Car ils étaient à leur poste, ces bons amis, malgré l'heure matinale et la pluie battante, surmontant leur dégoût instinctif, comprimant les révoltes de leur délicate nature, et tout cela pour en rendre compte à leurs mignons lecteurs qui auraient bien voulu voir, mais qui avaient craint le rhume de cerveau et le mal de cœur.

Il est vrai que leurs récits ne sont pas précisément conformes. Ainsi, le chroniqueur du Salut public n'est trouvé qu'au milieu de 2,000 à 3,000 personnes et n'a marché que sur très peu de jupes, tandis que celui du Courrier, probablement plus grand et jugeant mieux de l'ensemble, était soulevé par un flot de 15 à 20,000 spectateurs, dont un bon tiers appartenait à la plus belle moitié du genre humain. Le premier avait su voir que Barrel ne conservait aucune illusion sur le succès de son recours en grâce; et le second, qui n'est pas moins perspicace, déclare que l'idée d'une commutation de peine apparaissait au condamné comme certaine et qu'il pensait avec plaisir aller retrouver les nègres de Cayenne. Suivant l'homme du Salut, Barrel avait ressenti un appétit médiocre avant de partir pour le grand voyage et n'aurait mangé qu'une sardine; suivant celui du Courrier, il aurait fortifié son estomac de trois côtelettes. Il n'aurait aspiré que deux ou trois bouffées d'un cigare, d'après l'un; mais l'autre nous affirme qu'il en aurait réellement fumé trois entiers, et des gros. Mais ces divergences ne font rien à l'affaire. Ces messieurs sont d'ailleurs d'accord sur le reste, et notamment sur ce point que les dernières paroles du supplicié avaient été pour les remercier de l'avoir accompagné et leur promettre de prier pour eux dans le ciel, où il avait la certitude d'aller tout droit.

Ainsi soit-il. Cependant le chroniqueur du Courrier qui tient à sa réputation, paraît s'être préoccupé de ces légères divergences, et il prouve sa présence sur les lieux en donnant, dans le numéro du lendemain, le récit d'une conversation étrangement réaliste, dans ce langage pittoresque de l'argot des bagnes qu'il a su comprendre et retenir, et en nous faisant connaître qu'il y avait eu, au moment de l'exécution, une double manifestation: l'une à coups de sifflets contre la peine de mort, l'autre par des applaudissements et des cris de bis en faveur de cette institution sociale.

Dans la soirée du jour de l'exécution de Barrel, des maçons de Couzon, accourus pour la solennité, à Lyon, se sont pris de querelle avec quelques ouvriers de notre ville. La rixe est devenue sanglante et l'un d'eux est resté inanimé sur le trottoir.

Vous jugerez peut-être que la peine de mort, dont le principal mérite, aux yeux de ses partisans, est d'être exemplaire, manque assez souvent son but. Au lieu de s'appliquer à effrayer les hommes, ne ferait-on pas mieux d'apprendre aux maçons à ne pas se comporter en goudaïs?

Un jour de la semaine, je suis entré pour la première fois au Palais-de-Justice. Dans un vestibule très-vaste, j'ai aperçu une multitude d'hommes habillés de robes noires. J'ai connu que c'étaient des hommes non pas à leurs costumes mais à leurs moustaches; ils marchaient, les uns gravement, les autres rapidement, gesticulaient de toutes les façons, parlaient bruyamment une langue qui n'est pas la langue verte, mais un argot à leur usage particulier. On les appelle avocats ou avoués; entre eux ils s'appellent maîtres. De qui? de quoi?

Du vestibule, je suis arrivé à la première chambre de la cour, où j'ai été vraiment impressionné. Sur une estrade en hémicycle étaient assis dans de grands fauteuils une vingtaine d'hommes encore en robe, mais en robe rouge ceux-ci. Leur air imposant m'a fait songer un instant au sénat romain. On me dit que c'était MM. les conseillers réunis en audience solennelle pour juger une grave question, qui avait attiré un nombreux auditoire, et dont un de ces messieurs, un peu séparé des autres, était en train de faire l'exposé. Voici l'affaire autant du moins qu'a pu le comprendre votre serviteur.

A Saint-Jean-de-Bonnefont, ce pays heureux où a pris naissance et fleuri encore la religion des Béguins, dans le courant de l'année dernière, un jeune homme et une jeune femme rentrèrent un soir sous le même toit se reposer d'une journée de nocce. N'allez pas vous méprendre; ce n'était pas d'une nocce comme il s'en fait à Lyon, la nuit, dans les cabarets galants. Non, les choses s'étaient passées assez décemment. On les avait vus, pendant la journée, en l'étude du notaire, à la sacristie de la paroisse, et même quelque peu à la mairie. Il semble donc que rien ne s'opposait à ce qu'ils n'eussent plus qu'un seul et même abri. Le lendemain, au réveil, la satisfaction de la veille semblait embellie et augmentée dans le nouveau ménage, et de même pendant trois mois. Mais le premier jour du quatrième, la jeune femme commença à s'apercevoir que décidément il n'y avait plus rien à espérer, et songeuse, se dit que la vie était bien longue et bien peu variée. Cette réflexion, elle la communique à sa mère; les mères comprennent si bien les tristesses de leurs filles et celle-ci idolâtrait la sienne d'un amour dont elle n'avait pas distrait la plus petite bribe au profit de son genre. L'excellente vieille découvrit que la position n'était pas irrémédiable; car elle venait de se rappeler que, le jour de la nocce, si la dévotion à l'église avait été suffisante, on avait négligé certaines formalités dont l'accomplissement pouvait entacher dans son principe cette union qui n'était plus au gré de son enfant. Recueillant des souvenirs lointains, elle dit: «Quand je me suis mariée à ton pauvre père, que Dieu le garde le cher homme, nous étions tous les deux en face de M. le maire enrubanné de son écharpe, qui nous a demandé, à lui s'il consentait à me prendre pour sa femme, à moi si je l'acceptais pour époux. Sur notre réponse affirmative, il nous a déclarés unis par les liens du

« mariage, puis nous a fait signer sans désemparer sur un registre. Pour toi, ange bien aimé, les choses ne se sont pas ainsi passées: le maître ne vous a posé ni à l'un ni à l'autre la question sacramentelle, vous n'avez répondu ni l'un ni l'autre par le oui solennel, vous avez signé à un long intervalle sur le registre municipal. Vous n'êtes réellement pas mariés; ton mari ne te plaît plus, planche-le et reviens sous mes ailes protectrices. »

Le soir venu, le jeune homme, cherchant sa femme et ne la trouvant pas, va chez sa belle-mère. Porte close; il frappe, on lui répond par la fenêtre: « Ne repasse plus, on ne vous a que trop donné. » Le lendemain, invitation à la jeune rebelle, par la voie d'un huissier, d'avoir à revenir accommoder les chaussettes; réponse au tyran par la même poste avec sommation de se présenter devant les juges pour entendre annuler le prétendu mariage. — Et voilà pour qu'on parlait de ce couple l'autre jour, à la première chambre de la cour. — L'orateur en robe rouge a donné son avis sur le sujet. Il va sans dire qu'il trouvait le procédé un peu lesté de la part de la fille et très-peu délicat de la part de la belle-mère. Sa sympathie était assez accentuée en faveur du pauvre délaissé, et je la partageais humblement dans mon coin. Mais tout d'un coup il s'est produit en moi une réaction favorable à la femme fugitive, le conseiller étant venu à dire qu'on ne devait pas écouter ses plaintes, parce qu'avant de les apporter au pied de la justice, elle n'en avait pas demandé la permission à son mari. Il paraît, ou plutôt cela est certain, puisque c'est un de ces messieurs qui l'a dit, que lorsqu'une femme veut plaider contre son époux et même contre un fantôme d'époux, il faut qu'elle lui en demande la permission. Cette assertion m'a jeté dans une stupefaction profonde; j'y ai revu le reste du jour sans pouvoir trouver de cette exigence une explication satisfaisante. J'y ai renoncé en accusant mon incapacité à saisir les considérations trop élevées, et me suis consolé en prenant mon Beaumarchais, et en lisant la fouguese tirade de la mère de Figaro contre ces coquins d'hommes et contre les lois qu'ils ont faites si avantageuses à leur sexe.

J'oubliais de vous dire, avant de finir, que la cour n'a pas encore statué sur l'affaire.

H. HEXMOR.

PLAIDOIRIE DE M. GARGANTUA

Devant le Conseil de Guerre.

Messieurs du Conseil, Vous venez d'entendre le chaleureux réquisitoire de M. le commissaire impérial.

Pardonnez l'émotion qui m'accable! J'ai besoin de toute votre indulgence pour répondre à l'éloquent organe de la vindicte publique.

Dans sa bouche, l'accusation s'est élevée à la hauteur d'une question de principes. Il a fait appel à toutes les ressources oratoires; il a fait vibrer en vous la fibre de l'honneur militaire. Et tout cela, messieurs, dans quel but? A propos de bottes!

C'est de bottes en effet qu'il s'agit, messieurs. Mon infortuné client est accusé d'avoir dissipé ses bottes, délit prévu et puni par le Code de justice militaire.

Mais où sont les preuves? On invoque les témoignages. Que prouvent les témoignages? Nous autres juriconsultes, nous avons puisé dans une longue expérience du crime la conviction que le témoignage des hommes ne doit pas faire pencher la balance de Thémis. Nous n'oublierons jamais cette pensée mémorable d'un illustre magistrat: « La parole est donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. » Cette sage maxime devrait être gravée en lettres d'or dans le sanctuaire de vos délibérations.

Et, d'ailleurs, un seul témoin a été entendu. Que le ciel me preserve d'élever aucun soupçon contre la sincérité d'un témoin militaire, sur la poitrine duquel j'ai vu briller l'étoile de l'honneur! Mais comme nous disons, nous autres juriconsultes: *Testis unus, testis nullus*. Ce qui veut dire dans notre langue nationale, moins concise peut-être, mais, à coup sûr, plus intelligente: Un seul témoin c'est, pour ainsi dire, comme s'il n'y en avait pas, si j'ose m'exprimer ainsi.

On invoque alors les aveux de mon infortuné client. Que prouvent les aveux? Que n'avez-vous éprouvé les angoisses d'un accusé! Que n'avez-vous connu le trouble et l'égarément de la raison! vos consciences éclairées proclameraient avec moi que les aveux sont plus incertains encore que les témoignages.

Ainsi, messieurs, l'accusation s'écroule sur ses bases fragiles, et ma conviction reste debout sur ses ruines! Je fais appel à quiconque, soit l'uniforme, a senti battre son cœur de soldat. Admettez-vous qu'un vieux militaire ait oublié les devoirs de la discipline jusqu'à dissiper ses bottes? C'est à vous que je m'adresse, glorieux officiers de notre glorieuse armée! Poser cette question, c'est la résoudre, et j'attends avec confiance votre verdict d'acquiescement.

Le sténographe de la rédaction, NÉMO.

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE

LE PROBLÈME DES ORIGINES. (Suite)

M. Vacherot s'est fait comme philosophe une place à part, isolée et indépendante. Son ouvrage la Métaphysique et la Science est l'œuvre la plus sérieuse et la plus complète qui ait été publiée depuis bien des années. Ce n'est pas à lui qu'on peut reprocher de laisser flotter sa pensée dans le vague, de s'arrêter dans la solution des problèmes au point de départ. Esprit libre et fier, il ne recule devant aucune question; il n'étudie que ce qui est difficile.

Il remarque fort judicieusement qu'il ne peut suffire à l'esprit humain de reconnaître avec Ptolémée positiviste ou avec M. Renan, que le problème de la personnalité divine et des origines est au-dessus des forces de l'entendement humain. Qui, il faut à l'homme une conviction, une certitude, parce qu'il est nécessaire qu'il croie au bien et au vrai, parce qu'il faut qu'il ait le courage des grandes choses. Parce que le doute anéantit les nobles passions rend le cœur égoïste et froid.

Or, il y a une solution dans cette œuvre attrayante et courageuse.

M. Vacherot repousse le positivisme stérile. Il rend hommage à la science et à l'importance de ses travaux, mais il ne veut pas l'exclusion de la métaphysique de l'élément a priori. Il réhabilite la raison; ne veut pas qu'on méconnaisse ses droits.

Il se sépare également du panthéisme, parce qu'il a le tort de tout diviniser, le bien et le mal, et, par suite, de tout justifier.

Enfin, il rejette le dogmatisme spiritualiste des vieilles écoles, parce qu'à l'encontre de l'école positiviste, il ne veut chercher Dieu que dans les révélations de la foi ou de l'entendement, sans se préoccuper des réalités du monde et des résultats de l'expérience, parce qu'elle veut réaliser, faire une personnalité divine de l'irréalisable perfection.

Quel est donc son système? Dieu est l'être parfait. La perfection est l'essence de la divinité, c'est la vraie voie pour aller à lui.

Quant on dit que Dieu est l'être infini, l'être nécessaire, l'être absolu, l'être universel, on le définit mal, car le monde peut également être défini l'être infini, nécessaire, absolu, universel. Et pourtant, le monde même ainsi créé n'est pas Dieu.

Mais cet être parfait est-il un être réel? Il faut avec soin distinguer la réalité de l'idée, l'être réel de l'être idéal.

Dieu tel que le conçoit l'esprit, avec tous les attributs que la perfection comporte, le seul Dieu qui soit un digne objet d'adoration n'est pas un être réel vivant. C'est un être idéal, abstrait.

Le seul être universel, infini qui ait une réalité vivante, c'est le monde; mais ce n'est pas Dieu.

L'être universel, infini ne devient l'être parfait, c'est-à-dire Dieu, qu'en perdant toute réalité.

L'être réel est nécessairement imparfait. Il est de l'essence de la perfection d'être purement idéale; elle est inconciliable avec la réalité. Celle-ci n'est qu'un ensemble de phénomènes qui passent, et, par conséquent, toute réalité est nécessairement imparfaite.

L'être parfait est la vérité pure; mais du moment qu'on attribue à cet objet de l'entendement une certaine existence en dehors de la pensée, on réalise une abstraction.

La vérité pure, la vérité de l'essence et de l'idée ne doit point être confondue avec la vérité réelle, la vérité vivante et concrète. La première a son siège dans la pensée seulement, la seconde dans la réalité, dans la nature et dans l'histoire.

Cet être, dit M. Vacherot, souverainement parfait, simple idéal pour nous, réalité pour les théologiens, qui fait l'objet propre de la théologie, est nécessairement immuable dans sa perfection. Changement et perfection sont des termes qui s'excluent: tous les théologiens s'accordent à le reconnaître. Mais alors comment concevoir l'existence, la vie, la réalité d'un être immuable? Que l'Être parfait ne soit pas soumis à la loi du progrès comme les êtres imparfaits, cela ressort de la définition même, et peut d'ailleurs se comprendre à la rigueur. Mais que son existence, sa réalité, sa vie, son activité ne se trahissent par aucun changement, aucun développement; que tout cela reste sans rapport, sinon avec l'espace du moins avec le temps, voilà ce que le génie des plus grands docteurs n'a jamais pu faire comprendre. Je sais bien que les mots ne manquent pas pour nous répondre; mais sous les mots il faut des idées. Quand on nous aura dit avec celui-ci que l'existence divine a cela de propre qu'elle n'a pas de durée successive, avec celui-là que la vie divine est un acte simple, indivisible, nous n'en serons pas plus avancés.

ne sont pas même des mystères impénétrables pour notre intelligence, ce sont des mots vides de sens.

« ... Mais passons sur cette impossibilité ; contentons à laisser l'Être parfait, le Dieu abstrait de la théologie dans l'immuable et immobile majesté de sa perfection ; il faudra bien qu'il en sorte pour créer le monde, puisqu'il est un principe réel, une cause active, et non un simple idéal. Rien que l'acte de la création suffit pour changer les conditions de cette existence immuable. Quand on pourrait supposer que la pensée, que la volonté, que la vie intime de Dieu échappent aux conditions du temps et de l'espace, il faudrait bien reconnaître que son activité créatrice y tombe nécessairement, soit qu'on assigne ou non une date à la création.

« Encore s'il créait un monde parfait, comme lui, l'anomalie serait moins choquante. Mais que devient la perfection d'un être condamné à une œuvre imparfaite ? Je sais que les théologiens ont répondu à tout. Ils nous disent que la sagesse divine est tenue de créer non un monde parfait mais le meilleur des mondes possibles. C'est le grand Leibnitz qui a trouvé cette ingénieuse explication. Elle serait bonne pour un Dieu qui serait dans la nécessité de créer. Mais où était pour l'Être parfait la nécessité de sortir de sa perfection ?... Le monde, disent encore les théologiens, était un moyen de faire éclater sa sagesse et sa puissance. Platon a résumé en un fort beau mot tout ce qu'on peut dire de plus raisonnable à l'appui d'une thèse impossible : « Dieu a fait le monde parce qu'il est bon. » Voilà donc Dieu travaillant par bonté ou pour sa gloire à une œuvre où il est réduit à faire de son mieux comme, le premier artiste venu. » (Tome III, pages 243 à 245.)

Et, plus loin, M. Vacherot s'écrie : « Un Dieu parfait ou un Dieu idéal, il faut que la théologie choisisse. — Le Dieu parfait n'est qu'un idéal, mais c'est encore comme tel le plus digne objet de la théologie, car qui dit idéal dit la plus haute et la plus pure vérité... Il est temps que la théologie renonce à cette doctrine de l'idéal réalisé où elle s'attarde si stérilement depuis Platon... »

RODOLPHE D'ISIS.

(La suite prochainement.)

THÉÂTRES DE LYON

Le troisième acte de l'*Africaine* nous transporte en pleine mer et sur le pont d'un navire fantaisiste que de mauvais plaisants ont voulu comparer à la balustrade du pont Morand. Je me hâte de déclarer à M. Devoir que je ne partage pas leur opinion. Cependant j'aurais préféré un vaisseau vu de trois quarts, dont la poupe se perdait dans la coulisse, ce qui permettrait d'amener la mer jusqu'à l'avant-scène et d'imprimer à la charpente un mouvement de roulis d'autant plus en situation que le chœur d'ouverture de ce troisième acte est combiné de façon à accompagner en cadence le balancement du navire.

Des trois bâtiments confiés par le roi à l'incubation de don Pedro, deux ont déjà sombré, grâce aux manœuvres de Néluska. Le troisième, d'après les plans de l'esclave infernal, est destiné à s'échouer en vue de l'île de Madagascar, pour, ensuite, être pillé par ses sauvages compatriotes, qui massacreront sans pitié et sans distinction de sexe tous les blancs qui se trouvent à bord. Don Alvar ne partage pas, à beaucoup près, la confiance aveugle que l'amiral place en cet Indien ; il supplie don Pedro de passer outre à ses avis et de rebrousse chemin. Vasco, dont le navire a devancé la flottille, quitte son bord pour venir donner à son ennemi le même conseil salutaire ; celui-ci demeure inflexible et fait même charger de chaînes et jeter à fond de cale son trop généreux rival. Lors la tempête éclate, le navire échoue, les Indiens le prennent d'assaut et le rideau tombe sur une scène de carnage.

L'intrigue, très-peu corsée déjà, de cet acte, perd encore de son intérêt par les coupures qui ont été faites et que je ne saurais qualifier d'intelligentes. On a, par ainsi, supprimé la menace de mort que Selika profère contre Inès et la grâce de Vasco qui en est le résultat ; de même pour d'autres scènes de moindre importance. Je n'approuve, en aucun cas, les coupures que l'auteur n'a pas autorisées ; à lui seul appartient le droit de mutiler son œuvre, d'annihiler sa pensée, et je n'admets pas plus la censure d'un directeur ou de son chef d'orchestre que la censure gouvernementale.

Ce sont là des observations générales, et je me hâte de reconnaître que les suppressions sont rares dans l'*Africaine* ; mais, puisque l'occasion se présente de parler sur ce sujet, j'en profiterai pour réclamer contre cet abus excessif qui consiste à rogner les chefs-d'œuvre. Quand donc nous rendra-t-on dans leur entier *Guillaume Tell*, le *Barbier*, *Charles VI*, la *Muette*, les *Huguenots*, etc. ?

M. D'Herblay me disait, il y a quelques jours, qu'il était disposé à tout, même aux plus grands sacrifices, pour plaire à son public. Voilà une

occasion très-belle de prouver que sa bonne volonté est ailleurs que dans ses paroles ; il ne saurait faire un plus grand plaisir aux amateurs de musique que de restituer à la scène les passages aujourd'hui fort peu connus qui complètent ces divers opéras. Du reste, au point de vue commercial, ce ne pourrait être qu'une excellente spéculation ; M. D'Herblay a trop l'intelligence des chiffres pour ne pas me comprendre. Espérons donc qu'il fera son profit de l'observation pour la saison prochaine.

Le troisième acte de l'*Africaine* laisse le public un peu froid. Il y a pourtant de très belles choses, mais il manque d'homogénéité. L'intrigue se traîne péniblement à travers un grand nombre de chœurs, dont deux, celui des femmes et la prière méritent une mention toute spéciale, pour arriver à la ballade d'Adamastor et à un abordage le plus souvent mal réussi. La prière à saint Dominique a vraiment un caractère inquisitorial et les rentrées cavernueuses des basses, faites avec ensemble, font rêver à des cachots autrement sombres que celui de Vasco.

Le duo de ce dernier et de don Pedro renferme de forts beaux motifs ; en revanche, celui de MM. Barbot et Marthieu manque de couleur et d'originalité : c'est, au surplus, le seul reproche de ce genre qu'on puisse adresser à la dernière et immortelle partition de Meyerbeer.

C'est le baryton qui a les honneurs de cet acte ; le récitatif *Tournez au nord* et la ballade, que M. Méric détaille avec son bon goût habituel, sont d'une facture heureuse et habilement traités. Ce dernier morceau surtout est imprégné d'un sentiment oriental tellement vrai que l'auditeur commence à se demander sérieusement si les lauriers de Félicien David ne troublaient pas le sommeil de l'illustre auteur des *Huguenots*. L'accompagnement très-original de cette ballade produit un effet des plus pittoresques, qui s'obtient en frappant de l'archet les cordes des instruments : c'est là un genre d'orchestration qui a tout l'attrait et presque le mérite de la nouveauté. Personnellement, je ne craindrais pas de le voir employer de temps à autre par nos différents compositeurs.

Il y avait foule à l'Alcazar pour le concert de l'Union chorale, foule choisie et sympathique. M^{mes} Sallard, MM. Meillet et Chavanne ont reçu l'accueil le plus chaleureux ; les Enfants de la Loire et les bénéficiaires ont également recueilli des applaudissements qu'ils méritaient. Mais c'est à Renard et à Holtzem qu'étaient réservés le plus beau triomphe et les plus brillantes ovations. Pauvre Renard ! comme il sait encore à l'occasion émouvoir son auditoire, mais aussi quels braves enthousiastes, que de rappels, que de bis frénétiques ! Lyon l'a adopté, cet ancien grand artiste, et chaque fois qu'il revient s'y faire entendre, ce sont de nouvelles fêtes. C'est que en dehors du ténor il y a l'homme, avec toutes ses fautes, hélas ! que l'amitié sait absoudre, mais avec toutes ses qualités du cœur, qualités rares et justement appréciables. Jamais, lui vivant, on n'a donné à Lyon une fête de charité sans qu'il offrit son concours, et jamais on ne saura quel bien il a fait autour de lui.

Je n'entreprendrai pas de faire l'éloge de Holtzem ; l'auteur des *Bases de l'Art du Chant* a été dimanche ce que nous l'avons toujours connu chanteur correct, habile et charmant autant que compositeur agréable. Jamais une nuance mal observée, jamais la moindre imperfection de style. Il est impossible de ne pas regretter qu'une susceptibilité exagérée ait fait désertir le théâtre à l'un des hommes les plus capables d'y perpétuer les saines traditions et de combattre les nouvelles doctrines qu'enseignent aux chanteurs de nos jours les docteurs-ès-clairon.

Au moment où paraîtront ces lignes, le public aura déjà pu juger de visu les *Amours de Paris* et le *Minotaur*. Le même soir, le théâtre des Célestins aura donné un marivaudage en un acte, le *Médaille*, de M. de Parseval, un des jeunes officiers de la garnison. On m'assure que cette petite comédie est charmante, et je le souhaite au point de vue de la décentralisation dramatique.

En attendant, les représentations de M^{lle} Fargeuil continuent sans interruption. Dire qu'avec une pareille comédienne la salle n'était pas comble aux premières de *Dalila* et du *Supplice*, c'est donner le la du goût dramatique actuel. Les roulades plus ou moins correctes de M^{lle} Géraldine l'emportent sur les raffinements de talent d'une des reines du drame moderne ! Haussons les épaules en passant et cette fois n'accusons pas M. D'Herblay, car ce serait à tort.

L'interprétation de l'œuvre d'Octave Feuillet a été bien supérieure à ce que j'attendais. MM. Bataut et Laty ont dignement donné la réplique à leur grande partenaire, laquelle n'a pas employé certains gestes qui avaient, non sans raison, choqué quelques spectateurs dans *Maison neuve* ; M. Laty n'a encore signé aucun engagement, et je ne saurais trop conseiller à la direction de conserver cet artiste, d'un mérite *sui generis* reconnu, et qui peut lui rendre de grands services. M. Lebrun et M^{lle} Meyronnet complétaient un ensemble satisfaisant ; je n'en peux malheureusement pas dire autant de M^{lle} Clarisse ; qui était en voie d'hilarité ce soir-là. Soignez votre jeu, fut-ce même au détriment de votre rate, Madame, et personne ne s'en plaindra.

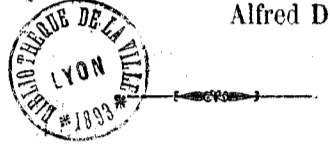
Au mois de novembre dernier, feu l'*Événement*, dont j'étais le correspondant, insérait une petite note relative au théâtre des Variétés. Deux jours après, le *Salut public* reproduisait ladite note et m'accusait, avec une mauvaise humeur marquée, d'être actionnaire de ce théâtre. Je dus protester immédiatement contre une insinuation qui m'exposait à voir chaque matin frapper à ma porte un nombre raisonnable d'emprunteurs. En bon confrère, M. Rigault jugea bon

de détacher une ligne de ma lettre, une seule, de la citer et de lui répondre en y attachant un sens tout contraire à celui qui était le vrai. Puis M. Linossier mit ses gants paille et sa cravate blanche, et s'en fut, un numéro de l'*Argus* en main, donner copie de ma missive au secrétaire de la direction des théâtres subventionnés, après quoi il donna l'ordre d'éreinter en même temps dans le journal du pouvoir votre serviteur et les scènes libres.

Je pourrais aujourd'hui accuser à mon tour M. Rigault d'être actionnaire des Variétés, mais je ne puis croire qu'il ait ainsi passé à l'ennemi avec armes et bagages, et je préfère supposer qu'il s'est rendu à l'évidence en constatant le succès du *Pied de Mouton* sur cette charmante petite scène. M. Blancherai a bien fait les choses ; il était impossible d'arriver à un résultat plus satisfaisant avec les éléments dont il disposait. Les décors sont jolis, les costumes frais, les femmes charmantes, l'interprétation satisfaisante ; et, n'était le nombre des figurantes et les splendeurs féeriques de l'ancien palais de diamants, on pourrait se croire encore aux beaux jours de M^{lle} Montaland.

Je souhaite au talisman de Gusman la même vogue qu'à son aîné.

Alfred DEBEAUCY.



CROIX-ROUSSE. — La quinzaine a été plantureuse. Encore deux nouveaux drames : *Lucrece Borgia*, de Victor Hugo, et *l'Ange de minuit*, de Th. Barrière.

Tout ceci, sans préjudice d'une scénette jouée par la petite Louise Myr, et des *Pantins de Viollette*, opéra-bouffe en un acte, musique de V. Massé.

Ouf ! est-ce bien tout ? Ma foi, je n'oserais l'affirmer !

Quoiqu'en pense M. D'Herblay, qui a un si profond dédain des petites choses et des *petits artistes*, cette opérette a été interprétée par M^{mes} Fiot et Valentine, de façon à rendre jalouses nos chanteuses légères du Théâtre-impérial.

M^{me} Fiot possède une fort jolie voix, qu'elle conduit à merveille ; M^{lle} Valentine, quoiqu'elle douée d'un organe moins riche, a néanmoins brillé au second rang, enfin, M. Nesme (Poli-chinelle) a mimé et dansé un pas de caractère avec un talent remarquable.

Ce jeune artiste, qui a occupé pendant plusieurs années l'emploi de danseur, au Grand-Théâtre de Lyon, a conservé mieux que des souvenirs de son premier art.

Samedi dernier a eu lieu le dernier spectacle-bal de la saison. La foule était moins compacte qu'aux deux bals précédents ; néanmoins Therpiscore a été bigrement fêtée dans la maison de Melpomène.

ALCAZAR. — Suivant l'usage, il y avait foule au bal Lamotte.

Chaque année, à Lyon, les oisifs délicats des deux sexes attendent l'apparition du maestro parisien, pour venir honorer d'un regard les dernières convulsions du carnaval.

La tradition a été scrupuleusement respectée. L'orchestre avait été renforcé de contingents militaires, ce qui ne rendait pas les effets-prodiges de l'orchestration Lamotte moins sonores, ni moins entraînants.

Jamais le luxe du costume n'avait été poussé aussi loin. Que je voudrais pouvoir faire la description de tous ceux qui ont été admirés, et arracher le petit masque noir qui cachait certains yeux fripons ! Mais les colonnes du journal n'y suffiraient pas. Je ne puis tout à fait résister à la tentation de signaler celui de M^{lle} B..., artiste dramatique, déguisée en amour, ainsi que la splendide toilette gris-perle de la jolie M^{me} E..., propriétaire d'un établissement très-honorablement connu près de Bellecour.

Samedi prochain, 30 courant, dernier bal Lamotte.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. — M. Blancherai, son nouveau directeur, a débuté par un coup de maître, une féerie brillante !... le *Pied de Mouton* !

En 1867 que peut-on trouver de mieux assaisonné pour occuper l'intelligence et plaire aux goûts du spectateur ? Aussi le public s'est montré joyeux et reconnaissant. Et immense succès !...

Il le faut bien, puisque, ô prodige ! ces grands collets-montés de la presse politique, le *Courrier*, le *Salut*, ont cru pouvoir sortir de leur silence traditionnel pour annoncer le succès du *Pied de Mouton*, exception que le *Réveil* trouve d'autant plus flatteuse qu'il n'a pas même obtenu lui, de leur part, un simple signalement d'existence. Aussi cette splendide féerie, applaudie même par les dédaigneux de la presse politique, va faire courir tout Lyon. Elle est montée avec un grand luxe de décors et renforcée d'un bataillon de jolies danseuses.

Donc, M. D'Herblay n'a qu'à bien se tenir, l'astre qui vient de se lever à l'est de notre ville pourrait bien éclipser son étoile (qui n'est pas, du reste, de première grandeur).

Nous signalerons dans notre prochaine chronique, avec quelques détails, les divers artistes qui ont concouru au succès du *Pied de Mouton* ; pour aujourd'hui, nous nous bornerons à mentionner celles qui dans le bataillon féminin ont brillé au premier rang : M^{me} Blancherai (Gusman), M^{lle} Treille (Léonora) et les quatre sœurs Rousset, de fort jolies personnes.

Ajoutons enfin, que les tableaux de la *Fontaine vivante*, de l'*Aquarium* et du *Palais des diamants*, ont fait l'admiration du public.

CERCLE-DES-FAMILLES. — Les *Blagueurs*, de Victor Chauvet, tiennent l'affiche. Il en sera de même pendant plusieurs semaines, car le succès de curiosité obtenu par cette pièce ne fait que croître et embellir.

Tant mieux pour la décentralisation ! Les quelques défauts que j'avais eu à signaler lors de la première représentation, ont presque entièrement disparu à la deuxième.

M. Antony, admirablement secondé par la bellissime M^{me} Renard, a été remarquable dans le personnage du comte d'Embrun, et M. Gagne, qui n'avait pas précisément excité mon admiration le premier soir, est parvenu à jouer le rôle de Vantardy de façon à se faire applaudir et à désarmer la critique la moins indulgente.

Aujourd'hui, l'interprétation est presque irréprochable, et rien ne peut entraver le succès de la pièce.

GYMNASÉ. — Ne donne plus signe de vie. Et nous attendrons sa réouverture avant d'en reparler.

LÉON SAINT-URBAIN.

CAFÉS-CONCERTS

L'année dernière le vent était aux danseurs à une jambe : MM. Guillet et Surian exhibaient, chacun de son côté, un Donato pur Madrilène ; le seul, le vrai, l'unique, quoi !

Maintenant la bourrasque a changé, les danseurs unipèdes ont fui et les *bossus parisiens* sont venus tenir le haut de l'affiche dans nos salles de cafés-concerts.

C'était Orléans qui autrefois avait le privilège des bossus, mais il paraît qu'aujourd'hui Paris lui dame le pion ; je le conçois, les succès de Chaillier ont dû empêcher de dormir plus d'un Parisien mal fichu. Mais, croit-on donc que simplement parce qu'on a une épaule plus haute que l'autre ou des jambes cintrées comme un ventre de zéro, on puisse se présenter devant un public et le captiver ? J'ai vu et entendu les deux bossus parisiens, celui du Casino et celui de l'Eldorado : on peut les mettre ensemble dans un sac et puiser au hasard, ce sont deux infirmes et deux chanteurs infimes.

On va dire encore que je suis cruel, injuste.

Non, quand un chanteur me fait plaisir je sais bien le lui dire ; malheureusement cela n'arrive pas souvent. Cependant j'ai assez prodigué des éloges à Adolphe, mais il les méritait amplement, et j'ai prédit à Lafourcade de brillants succès pour l'avenir ; or, ceux qui lisent les journaux de Paris peuvent se convaincre aujourd'hui que ma prédiction s'est bien réalisée.

Je ne puis cependant pas dire que M^{lle} Gandon chante bien... même quand il est là. Elle a de la verve, une diction assez correcte, mais elle chante à peu près toujours à côté du ton. Elle a aussi l'agréable défaut de se ficher du public. Observez-la : son esprit n'est jamais à ce qu'elle dit, ses pieds sont sur le gril et ses yeux dansent une sarabande continuelle, sautant des tables du rez-de-chaussée à celles des galeries ; il semble à chaque instant qu'elle va lâcher sa chanson pour entamer une conversation dans la salle. Ceux qui n'ont pas l'avantage du regard et du sourire trouvent que l'allure n'est pas précisément convenable et quand le public remet à coups de sifflets cette jolie petite poupée à sa place, comme il l'a fait samedi dernier, je ne puis pas dire qu'il ait tort.

Si M. Sylvain voulait m'écouter, je lui conseillerais d'abandonner la danse. Ce genre a pu être dans ses cordes il y a une vingtaine d'années, mais aujourd'hui il n'a plus que les souvenirs de sa jeunesse, et ses gambades de vieilles jambes sont tout à fait ridicules. Il n'est pas meilleur quand il commet des jeux de mots sur Lebassi et Tacova ; mais il est très-amusant dans *Cuirassiers* et *Fleuristes* : qu'il nous donne souvent de semblables pochades et nous l'applaudirons de grand cœur.

M. Lebassi passionne toujours le public. Ses airs tyroliens, qu'il dit d'ailleurs avec beaucoup de sentiment portent vraiment à la rêverie ; mais pourquoi faut-il que les paroles de ses chansons soient si peu en harmonie avec sa musique. Je ne puis m'empêcher de rougir lorsque je lui entends chanter des vers comme ceux-ci :

C'est sous le ciel de l'Italie
Que j'ai reçu le jour.
C'est là où j'ai reçu la vie,
C'est là où sont mes amours !

M. Sylvani a quitté le *Message des Dieux* pour l'Eldorado. On conviendra que ce ténor est mieux à sa place dans le coquet établissement de la rue Belle-Cordière qu'au bouis-bouis de la place des Célestins.

On nous reproche de n'avoir rien dit du deuxième concert donné par Pierre Dupont à la salle Valentino. La raison en bien simple, nous n'en avons eu connaissance que longtemps après.

Jules CÉLÈS.

Le Gérant : REYMOND.

Association typographique lyonnaise à responsabilité limitée, Rogard, rue Tupin, 31.